MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80338-3

MICROFILMED 1991

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

DELATTRE, FLORIS

TITLE:

WILLIAM JAMES BERGSONIEN

PLACE:

PARIS

DATE:

[192?]

Master Negative #

91-80338-3

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

191J23
DD

Delattre, Floris, 1880-
... William James Bergsonien. Paris, Presses universitaires de France, [1924?]
34 p. 24 cm.

At head of title: Floris Delattre...

90830

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA IIA IB IIB
DATE FILMED: 11-26-91 INITIALS Jeannine
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202

Centimeter

Inches

MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

FLORIS DELATTRE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LILLE

WILLIAM JAMES BERGSONIEN

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

FLORIS DELATTRE
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LILLE

WILLIAM JAMES BERGSONIEN

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

26-8424

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

L'Unité dans l'Art. *Essai sur William Blake.* (Bibliothèque du *Beffroi*).

Robert Herrick. *Contribution à l'étude de la poésie lyrique en Angleterre au XVIIe siècle.* (F. ALCAN, édit.).

English Fairy Poetry, *from the origins to the seventeenth century* (London, Henry FROWDE, édit.).

De Byron à Francis Thompson. *Essais de littérature anglaise.* (PAYOT, édit.).

La Culture par l'Anglais. Préface d'Emile LEGOUIS. (H. DIDIER, édit.).

La pensée de J.-H. Newman. *Extraits traduits,* avec une introduction et des notes, (PAYOT, édit.).

La Poésie anglaise d'aujourd'hui. (H. DIDIER, édit.).

Dickens. *Les Cent Chefs-d'œuvre étrangers.* (LA RENAISSANCE DU LIVRE, édit.).

William James. *Extraits de sa correspondance traduits,* en collaboration avec Maurice LE BRETON; préface d'Henri BERGSON. (PAYOT, édit.), *sous presse.*

HENRI DELATTRE : **De la Science à l'action.** *Etudes et Notes* recueillies, avec une introduction. (LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, édit.). *(Sous presse).*

Bergson et l'Angleterre. *(En préparation).*

Histoire de la Civilisation Française en Angleterre. Tome I : Des origines à la fin du moyen-âge (1485). *(En préparation).*

191J23
DD

To Professor James Seth,
with the kindest remembrances of
Floris Delattre

WILLIAM JAMES BERGSONIEN

COLLEGE GRAVESON LIBRARY

WILLIAM JAMES BERGSONIEN

Avec la générosité qui était le trait dominant de son caractère, William James a tenu à déclarer lui-même, à maintes reprises, la dette qu'il avait contractée envers Henri Bergson. Bien que de dix-sept ans son aîné, et qu'ayant commencé longtemps avant le philosophe français à faire œuvre puissamment originale, James, aussitôt qu'il eût découvert la pensée bergsonienne, s'y attacha avec enthousiasme. La révolte contre le déterminisme matérialiste, qui en est le point de départ, et dans laquelle il s'est jeté lui-même avec vigueur, l'enchante d'abord. Puis il trouve dans l'œuvre de Bergson, dans les coïncidences qu'elle offre, sur nombre de points, avec la sienne, une confirmation des idées qu'il avait déjà avancées, mais qui sont exprimées, chez l'auteur français, avec une lucide amplitude que lui-même n'avait pas atteinte ; une sorte de résonateur, en outre, qui, en renforçant certaines notions encore indiscernables au fond de lui, les en fait jailllir et lui permet de les déterminer avec précision ; un encouragement surtout à persévérer dans la voie où il s'était engagé presque seul, à l'aventure. Entraîné par l'exemple de Bergson, William James ira même jusqu'à se ranger sous sa bannière, et il essaiera, dans les dernières années de sa vie, de donner à son œuvre, toute faite jusqu'alors de fragments, un peu de cette unité qu'il admire tant, bien qu'il s'en défende, chez son jeune émule. Par surcroît, il proclame, avec l'impétuosité de son cœur joyeux, sa reconnaissance, soit qu'il déclare à Oxford, en 1908, devant l'auditoire réuni à Manchester College, que Bergson est « un véritable magicien », et que c'est grâce à lui qu'il a osé « rejeter la logique, et avec elle toutes les méthodes de l'intellectualisme, hors des régions les plus profondes de la

philosophie » (1), soit que, dans une lettre personnelle adressée, un an auparavant, à l'auteur de l'*Evolution créatrice*, il lui annonce son enrôlement dans l'armée des bergsoniens, « vous le capitaine, moi dans le rang » (2).

Ces rapports, que William James reconnaissait donc lui-même si volontiers, ont servi de matière, dès le lendemain de la mort du philosophe américain en 1910, à des discussions assez ardentes. Comme il était très naturel, les compatriotes de James, et ses élèves en particulier qui vénèrent son souvenir, ont tenu à revendiquer l'« originalité unique » de leur maître, et ont protesté contre toute idée d'« influence » bergsonienne, l'un d'eux, H. M. Kallen, ayant même consacré un ouvrage entier à exposer tous les « contrastes » qu'il découvrait entre les théories des deux philosophes, malmenant en chemin, non sans quelque mépris indigné, les « lecteurs négligents » qui ne les avaient point aperçus avant lui (3). La question a été signalée dans la plupart des études qui ont été écrites sur William James, mais au passage seulement, les conclusions des divers critiques demeurant très différentes, sinon même contradictoires (4). C'est cette question, curieuse à plus d'un titre, que nous voudrions reprendre ici, et qui nous permettra, en nous révélant les directions convergentes, sur tel point, mais sur tel autre irréductiblement opposées, de leurs esprits, de déterminer la qualité individuelle de chacun des deux hommes. C'est l'évolution de la personnalité de William James, considérée donc sous un angle spécial, qu'on essaiera de préciser dans cette étude, dont la

(1) *A Pluralistic Universe*, 1909. Traduit en français par E. Le Brun et M. Paris sous le titre de *Philosophie de l'Expérience*, 1910, pp. 205 et 216.

(2) Lettre du 13 juin 1907, dans *The Letters of William James*, 2 vol., 1920, II, p. 292.

(3) Horace Meyer Kallen, *William James and Henri Bergson*. A Study in contrasting Theories of Life. Chicago, 1914.

(4) Nous avons consulté : J. Bourdeau, *Pragmatisme et Modernisme*, 1909 ; W. B. Pitkin, *James and Bergson, or Who is against Intellect ?* Journ. of Philos., April 1910 ; A. Chaumeix, *William James*, R. des 2 M., 15 octobre 1910 ; E. Boutroux, *William James*, 1911 ; T. Flournoy, *La Philosophie de W. James*, 1911 (trad. angl., 1917) ; S. Waterlow, *The Philosophy of Henri Bergson*, The Quarterly Review, Jan. 1912 ; R. B. Perry, *Present Philosophical Tendencies*, 1912 ; W. Caldwell, *Pragmatism and Idealism*, 1913 ; L. S. Stebbing, *Pragmatism and French Voluntarism*, 1914 ; G. R. Dodson, *Bergson and the Modern Spirit*, 1914 ; J. A. Gunn, *Bergson and his Philosophy*, 1920 ; J. Wahl, *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, 1920 ; W. Riley, *Le Bergsonisme en Amérique*, Rev. Philos., janv. et mars 1921 ; G. Turquet-Milnes, *Some Modern French Writers*, A study in Bergsonism, 1921 ; R. Berthelot, *Un Romantisme Utilitaire* ; vol. 3, Le pragmatisme religieux chez William James, 1922 ; J. Wahl, *W. James d'après sa correspondance*, Rev. Philos., mai et sept. 1922 ; E. Leroux, *Le Pragmatisme américain et anglais*, 1923.

matière a été puisée, pour la plus grande partie, à la Correspondance de James lui-même, publiée récemment par son fils (1), mais qui doit beaucoup aussi aux jugements et aux souvenirs qu'a bien voulu nous confier M. Bergson, celui-ci prétendant, au surplus, avoir pris au moins autant à son grand ami qu'il lui avait prêté, et ayant écrit à son sujet, de son vivant, qu'il ne dirait jamais assez combien il « l'aime et l'admire » (2).

I

On trouverait difficilement deux personnalités aussi dissemblables que celles de William James et d'Henri Bergson. Aucun trait commun ne les rapproche. Entre leur race, leur famille, leur éducation, entre le milieu d'où ils sortent et l'atmosphère où s'élabore leur œuvre, l'opposition est absolue. James est le penseur d'un monde novice en matière de culture, non pourvu encore de cette tradition philosophique qui, chez nous, s'est organisée au cours des siècles, et il n'a pas eu, comme Bergson, à reconquérir d'abord, par une sorte d'évasion intellectuelle, sa liberté. A cette mentalité américaine qui, dans son indépendance, dédaigne les idées pures et se méfie de toutes les constructions métaphysiques qu'a si minutieusement échafaudées la vieille Europe, James ajoute des instincts familiaux très marqués, dont la dominante est une confiance exclusive en soi-même. Deux hommes, cependant, ne laissent pas de marquer sa jeunesse d'une empreinte profonde : son père, le Rév. Henry James dont l'individualisme farouche, où se heurtent mille incohérences presque barbares, s'illumine du mysticisme nébuleux, déjà romantique, de Swedenborg ; et le naturaliste Louis Agassiz, son premier maître, qui lui enseigne, avec le devoir de l'action énergique, le culte du fait, et « la différence qui sépare tous les abstractionnistes possibles de ceux qui vivent à la lumière de la plénitude concrète du monde » (3). Sans plan arrêté, au hasard et dans l'agitation même des pérégrinations familiales, le jeune

(1) *Op. cit.* ; des extraits de cette correspondance, choisis et traduits par l'auteur de ces lignes et Maurice Le Breton, vont paraître prochainement, avec une préface d'Henri Bergson, à la librairie Payot.

(2) *Rev. Philos.*, août 1905, p. 229.

(3) *Memories and Studies*, 1911, p. 14.

William, confié à des maîtres particuliers à Londres et à Paris, à Boulogne-sur-Mer, à Genève et à Bonn, apprend un peu de latin, de mathématiques, et d'allemand, se familiarise complètement avec le français, se tourne vers les études artistiques, décidé qu'il est, un moment, à « essayer le métier de peintre ». Il ne tarde pas à y renoncer en faveur de la recherche scientifique dont le désir l'emporte en lui, et, revenu à Harvard en 1861, à l'âge de dix-neuf ans, il passe comme étudiant, puis, à partir de 1872, comme instructeur, de la chimie à l'anatomie comparée, à la médecine, à la physiologie, à la biologie évolutionniste, à la psychologie elle-même enfin, celle-ci demeurant à ses yeux une science purement expérimentale, une suite naturelle, et comme le complément, de la biologie, les faits mentaux et les états de conscience étant toujours accompagnés de phénomènes nerveux correspondants, qui les déterminent.

Mais, dès ce moment, la spéculation attire James au moins autant que l'observation scientifique proprement dite. Une expédition au Brésil, où il a accompagné Agassiz en 1865, lui a révélé qu'il n'était point fait pour recueillir et classer des spécimens destinés à des musées d'histoire naturelle (1). Les questions physiologiques elles-mêmes le retiennent surtout par leurs méthodes exigeantes qui le forcent à « étrécir et approfondir le canal de son activité intellectuelle » (2), à concentrer son énergie sur des faits spécifiques indubitables, sur des phénomènes « massifs », purement expérimentaux, que l'esprit peut affirmer à coup sûr ; mais en même temps la curiosité philosophique s'est éveillée en lui qui, très tôt, le porte au-delà de la réalité particulière, vers ce qui échappe, par conséquent, aux explications positives. En outre, James entre dans une période de crises morales angoissantes, où il s'épouvante du désaccord entre le caractère fragmentaire, désordonné, chaotique même de « l'originale constitution des choses » (3), d'une part, telle qu'il l'observe et, de l'autre, les tendances naturelles de son esprit demeuré si foncièrement moniste. Une grande inquiétude l'a saisi, malgré « une certaine confiance tranquille en la juste ordonnance du Tout » (4) qu'il continue d'affecter. S'étant rendu en Allemagne en 1867, pour les soins de sa santé devenue précaire, il s'y aban-

(1) Lettre du 3 juin 1865, I, p. 61.
(2) Lettre du 27 mars 1866, I, p. 75.
(3) Lettre du 8 juin 1866, I, p. 77.
(4) *Ibid*

donne à un « pénible égoïsme, la seule plante mentale capable de prospérer dans la maladie et la solitude » (1). Les philosophes, et surtout les esthéticiens germaniques vers lesquels il se tourne, Hegel, F. T. Vischer, Kuno Fischer, le « dégoûtent et le découragent avec leurs manies de tout faire disparaître, comme par un tour de passe-passe, au sein de l'Idéal, de l'Interne, etc., d'écouter, du matin au soir, l'herbe pousser », et de vouloir tout expliquer, au fond, et quoi qu'ils prétendent, d'après des théories purement mécanistes (2). Continuellement ballotté ainsi de la satisfaction au désespoir, William James tombe dans une dépression morbide inquiétante. Un moment même il songera au suicide.

Il est en proie à une crise de ce genre, où le déterminisme scientifique, dans lequel il s'enfonce de plus en plus, se traduit en son esprit par un abandon au pessimisme total, où les lois de la nature, obstinément aveugle, lui paraissent la brutale négation de la liberté de l'homme (3) ; à une crise, bien plus, que les souffrances nerveuses qui continuent après son retour d'Allemagne, que l'incertitude de son avenir qui en découle, élargissent en une sorte de « terreur panique » comme celle qu'il devait décrire, trente ans plus tard, dans le chapitre de « l'âme malade » des *Variétés de l'Expérience Religieuse* ; il est donc égaré, et comme perdu dans le vaste monde quand il rencontre enfin un guide qui, en même temps que certains versets de la Bible peut-être (4), et que l'*Excursion* du poète Wordsworth (5), le retiennent au bord même de l'abîme. « Je crois qu'hier fut un jour décisif dans ma vie, écrit-il dans un de ses carnets à la date du 30 avril 1870. J'ai achevé la première partie des seconds *Essais* de Renouvier, et je ne vois pas pourquoi la définition qu'il donne du libre arbitre — la croyance à une idée *parce que je veux y croire*, à celle-là plutôt qu'à beaucoup d'autres — ne serait que la description d'un mirage. En tout cas, je postule pour le moment, jusqu'à l'année prochaine, que ce n'est pas un mirage. Mon premier acte de libre arbitre sera de croire au libre arbitre » (6).

On comprend l'attrait que la doctrine néo-criticiste de Renouvier devait exercer sur James, et la conversion salutaire qu'elle

(1) Lettre du 17 sept. 1867, I, p. 99.
(2) Lettre du 12 juin 1867, I, p. 94.
(3) Lettre du (?) mars 1869, I, p. 152.
(4) *The Varieties of Religious Experience*, 1902, p. 161.
(5) *The Letters of W. J., op. cit.*, I, p. 169.
(6) *Ibid.*, I, p. 147.

William, confié à des maîtres particuliers à Londres et à Paris, à Boulogne-sur-Mer, à Genève et à Bonn, apprend un peu de latin, de mathématiques, et d'allemand, se familiarise complètement avec le français, se tourne vers les études artistiques, décidé qu'il est, un moment, à « essayer le métier de peintre ». Il ne tarde pas à y renoncer en faveur de la recherche scientifique dont le désir l'emporte en lui, et, revenu à Harvard en 1861, à l'âge de dix-neuf ans, il passe comme étudiant, puis, à partir de 1872, comme instructeur, de la chimie à l'anatomie comparée, à la médecine, à la physiologie, à la biologie évolutionniste, à la psychologie elle-même enfin, celle-ci demeurant à ses yeux une science purement expérimentale, une suite naturelle, et comme le complément, de la biologie, les faits mentaux et les états de conscience étant toujours accompagnés de phénomènes nerveux correspondants, qui les déterminent.

Mais, dès ce moment, la spéculation attire James au moins autant que l'observation scientifique proprement dite. Une expédition au Brésil, où il a accompagné Agassiz en 1865, lui a révélé qu'il n'était point fait pour recueillir et classer des spécimens destinés à des musées d'histoire naturelle (1). Les questions physiologiques elles-mêmes le retiennent surtout par leurs méthodes exigeantes qui le forcent à « étrécir et approfondir le canal de son activité intellectuelle » (2), à concentrer son énergie sur des faits spécifiques indubitables, sur des phénomènes « massifs », purement expérimentaux, que l'esprit peut affirmer à coup sûr ; mais en même temps la curiosité philosophique s'est éveillée en lui qui, très tôt, le porte au-delà de la réalité particulière, vers ce qui échappe, par conséquent, aux explications positives. En outre, James entre dans une période de crises morales angoissantes, où il s'épouvante du désaccord entre le caractère fragmentaire, désordonné, chaotique même de « l'originale constitution des choses » (3), d'une part, telle qu'il l'observe et, de l'autre, les tendances naturelles de son esprit demeuré si foncièrement moniste. Une grande inquiétude l'a saisi, malgré « une certaine confiance tranquille en la juste ordonnance du Tout » (4) qu'il continue d'affecter. S'étant rendu en Allemagne en 1867, pour les soins de sa santé devenue précaire, il s'y aban-

(1) Lettre du 3 juin 1865, I, p. 61.
(2) Lettre du 27 mars 1866, I, p. 75.
(3) Lettre du 8 juin 1866, I, p. 77.
(4) *Ibid*

donne à un « pénible égoïsme, la seule plante mentale capable de prospérer dans la maladie et la solitude » (1). Les philosophes, et surtout les esthéticiens germaniques vers lesquels il se tourne, Hegel, F. T. Vischer, Kuno Fischer, le « dégoûtent et le découragent avec leurs manies de tout faire disparaître, comme par un tour de passe-passe, au sein de l'Idéal, de l'Interne, etc., d'écouter, du matin au soir, l'herbe pousser », et de vouloir tout expliquer, au fond, et quoi qu'ils prétendent, d'après des théories purement mécanistes (2). Continuellement ballotté ainsi de la satisfaction au désespoir, William James tombe dans une dépression morbide inquiétante. Un moment même il songera au suicide.

Il est en proie à une crise de ce genre, où le déterminisme scientifique, dans lequel il s'enfonce de plus en plus, se traduit en son esprit par un abandon au pessimisme total, où les lois de la nature, obstinément aveugle, lui paraissent la brutale négation de la liberté de l'homme (3) ; à une crise, bien plus, que les souffrances nerveuses qui continuent après son retour d'Allemagne, que l'incertitude de son avenir qui en découle, élargissent en une sorte de « terreur panique » comme celle qu'il devait décrire, trente ans plus tard, dans le chapitre de « l'âme malade » des *Variétés de l'Expérience Religieuse* ; il est donc égaré, et comme perdu dans le vaste monde quand il rencontre enfin un guide qui, en même temps que certains versets de la Bible peut-être (4), et que l'*Excursion* du poète Wordsworth (5), le retiennent au bord même de l'abîme. « Je crois qu'hier fut un jour décisif dans ma vie, écrit-il dans un de ses carnets à la date du 30 avril 1870. J'ai achevé la première partie des seconds *Essais* de Renouvier, et je ne vois pas pourquoi la définition qu'il donne du libre arbitre — la croyance à une idée *parce que je veux y croire*, à celle-là plutôt qu'à beaucoup d'autres — ne serait que la description d'un mirage. En tout cas, je postule pour le moment, jusqu'à l'année prochaine, que ce n'est pas un mirage. Mon premier acte de libre arbitre sera de croire au libre arbitre » (6).

On comprend l'attrait que la doctrine néo-criticiste de Renouvier devait exercer sur James, et la conversion salutaire qu'elle

(1) Lettre du 17 sept. 1867, I, p. 99.
(2) Lettre du 12 juin 1867, I, p. 94.
(3) Lettre du (?) mars 1869, I, p. 152.
(4) *The Varieties of Religious Experience*, 1902, p. 161.
(5) *The Letters of W. J., op. cit.*, I, p. 169.
(6) *Ibid.*, I, p. 147.

opéra en lui. Commes James, Renouvier est tout d'abord un empiriste qui a adopté le pluralisme et le phénoménisme universel de Hume. Il n'admet pour objet de la connaissance que les lois qui relient les phénomènes, les groupent entre eux, et les définissent. Mais ces phénomènes étant tous différents, et toujours nouveaux, Renouvier s'oppose aux principes des déterministes qui, considérant la science comme entièrement développée, en prétendent faire une synthèse générale du savoir humain. S'élevant contre cette « mathématisation à outrance », Renouvier déclare que les lois scientifiques ne sont que des hypothèses où tout n'est point démontrable. Elles impliquent, nécessairement, une certaine croyance. Elles ne sont point séparables des personnalités conscientes qui les affirment, et ne tirent leur valeur que d'un acte de notre libre arbitre. Dans les affirmations de Renouvier sur la valeur critique de la personnalité, s'opposant aux prétentions des positivistes à atteindre la science absolue, dans sa théorie que toute connaissance implique une affirmation de la volonté, que les sentiments y interviennent, qu'elle est une affaire intellectuelle, mais « passionnelle » aussi, dans cette théorie néo-criticiste qui, en un mot, faisant reposer la certitude sur la liberté, satisfait aux exigences de la raison et de la conscience tout ensemble, James trouve la direction qui lui manquait si cruellement à son heure de trouble. L'influence fut décisive. Elle fit « renaître » James, selon sa propre expression, « à la vie morale » (1). C'en est fini de ses tiraillements entre le monisme hégélien, dont la « fantasmagorie » répugne à son avide désir de concrétisme, et le déterminisme matérialiste, qui dessèche son cœur. La liberté est réintroduite dans le monde. La volonté personnelle est à la base de la connaissance, de la croyance, de l'action. Et James, en attendant de développer dans les œuvres qui vont suivre ces révélations vivifiantes, ne se lasse pas de témoigner, avec chaleur, sa reconnaissance envers Renouvier qui les lui a apportées. « Grâce à vous, lui écrit-il le 2 novembre 1872, je possède pour la première fois une conception intelligible et raisonnable de la Liberté... Je suis convaincu que votre philosophie comptera toujours comme un des plus grands jalons dans l'histoire de la spéculation » (2). Cette conviction, il la répète quatre ans plus tard, où il écrit encore à Renouvier qu'il voit en lui « le représentant classique et accompli de la tendance inau-

(1) Lettre du 2 nov. 1872, I, p. 163.
(2) *Ibid.*, I, p. 164.

gurée par Hume, à laquelle les auteurs qui vous ont précédé n'ont apporté que des contributions fragmentaires, tandis que vous avez fondu le tout en un système solide, élégant, définitif, d'une cohérence parfaite, et capable, en raison de sa vitalité morale, de devenir populaire » (1). En 1876 encore, au cours d'un compte rendu publié dans la *Nation*, James compare Renouvier à Bain, et accorde toute sa préférence au premier, à cause de sa généreuse doctrine du libre arbitre (2). Cette influence, considérable donc, devait se prolonger longtemps. James se lie personnellement avec le philosophe français, vient lui rendre visite à Avignon, collabore à la *Critique Philosophique* (3), discute même ses écrits dans sa salle de cours, et, s'il ne dépendait que de lui, « rendrait le nom de Renouvier aussi familier que celui de Descartes aux bacheliers ès arts qui sortiraient de Harvard » (4). Malgré les quelques réserves, qu'il n'a point manqué d'exprimer dès l'abord, et qui iront en s'aggravant à mesure que sa pensée propre évoluera, celles en particulier relatives à l'insistance de Renouvier sur « les formules logiquement intelligibles » (5), James continuera, jusqu'à la fin de sa vie, de le tenir en reconnaissante et affectueuse estime. « C'est pour moi un devoir de dire que mes raisonnements sont presque en entier ceux de Renouvier », déclare-t-il en 1884, au début d'une étude intitulée *Le Dilemme du Déterminisme* (6). *La Classification des systèmes philosophiques* est « un livre merveilleux, un livre magistral », affirme-t-il en 1893 (7). De même qu'il avait dédié ses *Principles of Psychology*, en 1890, à son « cher ami François Pillon, en gage d'affection, et en reconnaissance de ce que je dois à la *Critique Philosophique* », c'est à son maître français qu'il songera encore dans l'ouvrage que la mort allait l'empêcher d'achever où, faisant retour sur la formation de sa pensée, il écrivait : « Renouvier fut un des plus grands esprits philoso-

(1) Lettre du 29 juillet 1876, I, p. 187.
(2) *Bain and Renouvier*. Republié dans *Collected Essays and Reviews*, 1920.
(3) Il y publie, entre autres, *Quelques Considérations sur la Méthode Subjective* en 1877, *Le sentiment de rationalité* en 1879, *Le sentiment de l'effort* en 1880, *Action réflexe et théisme* en 1881, *Rationalité, Activité, Foi* en 1882, *Le Dilemme du Déterminisme* en 1884-85, *Réponse de M. W. James aux Remarques de M. Renouvier sur sa théorie de la volonté* en 1888.
(4) Lettre du 29 juillet 1876, I, p. 188.
(5) Lettre du 19 sept. 1892, I, p. 324.
(6) *The Unitarian Review*, 1884, p. 193. C'est cette même étude dont une traduction parut dans la *Critique Philosophique* quelques mois après.
(7) Dans un compte rendu des *Principes de la Nature* de Renouvier, publié dans *The Philosophical Review*, 1893, p. 212.

phiques, et sans l'impression que fit sur moi, au cours des années soixante-dix, sa magistrale défense du pluralisme, je n'aurais jamais pu me dégager de la superstition moniste avec laquelle j'avais jusqu'alors vécu. En somme, le présent volume n'aurait jamais pu être écrit. C'est pourquoi, avec une infinie reconnaissance, je dédie ce livre à la mémoire du grand Renouvier » (1). Aucun « disciple », comme James se désigne lui-même explicitement (2), n'a jamais proclamé avec plus de sincérité une gratitude plus chaude envers son maître.

Si William James, néanmoins, témoigne envers l'individualisme néo-criticiste de Renouvier d'un attachement si durable, c'est, comme il arrive toujours, qu'il y trouve « un approfondissement et une rénovation » (3) de ses tendances propres, c'est-à-dire, maintenant qu'il s'est débarrassé du scepticisme matérialiste et de cette obsession que la vie de l'esprit est conditionnée uniquement par l'activité physiologique, — de son sentiment, tout personnel, de la liberté et de l'effort. C'est une idée capitale de James, en effet, que le tempérament d'un homme détermine sa pensée, et que « nul n'a jamais *compté* en philosophie qu'à la condition d'avoir, sur les choses, sa *vision* à lui, sa vision directe, personnelle, et exclusive de toute autre » (4). Or, c'est la personnalité de James qui est la source vivante de sa philosophie tout entière, sa personnalité si multiple, il est vrai, qu'elle ruisselle en mille directions distinctes. James est un vaillant, dans l'éten-

(1) *Some Problems of Philosophy*, 1911. Traduit en français par Roger Picard sous le titre de *Introduction à la Philosophie*, 1914, p. 202. — Sur les allusions de James à Renouvier, voir encore dans *The L. of W. J.* : 5 oct. 1868, I, p. 138 ; 5 août 1883, I, p. 229-33 ; 18 déc. 1892, I, p. 334 ; 30 août 1896, II, p. 47 ; 12 juin 1904, II, p. 204 ; ainsi que la note qui précède *The Will to Believe*, 1897. — Sur la part qui revient au volontarisme et au personnalisme de Renouvier dans la formation du pragmatisme américain, on consultera utilement : F. C. S. Schiller, *Mind*, 1905, p. 125 ; D. G. Ritchie, *The Philos. Rev.*, 1906, pp. 75-77 ; L. S. Stebbing, *Pragmatism and Voluntarism*, 1914, pp. 101-103; et les solides études de Jean Wahl, dans *Les philosophies pluralistes...*, 1920, et de E. Leroux, dans *Le Pragmatisme américain et anglais*, 1923.

(2) Lettre à Renouvier, du 4 août 1896. « I sent you a *New World* the other day with an article in it called *The Will to Believe* in which (if you took the trouble to glance at it) you probably recognized how completely I am still your disciple. In this point perhaps more fullty han in any other ; and this point is central ». II, p. 44.

(3) Jean Wahl, *op. cit.*, p. 75.

(4) *Pragmatism*, 1907. Traduit en français par E. Le Brun, avec introduction de H. Bergson, 1911, p. 26. James revient sur cette idée dans la *Philosophie de l'Expérience* où, citant le mot de John Grote : « Le meilleur philosophe est l'homme qui pense on ne peut plus *simplement* », il insiste, un peu plus loin : « La *vision* d'un homme est chez lui le point important... une philosophie est l'expression du caractère d'un homme dans ce qu'il a de plus intime, et toute définition de l'univers n'est que la réaction volontairement adoptée à son égard par une certaine personnalité », pp. 14 et 18.

due complète du terme. Il aime la force, même brutale, la santé, comme font ceux qu'arrête trop souvent la maladie, le sport très rude, et jusqu'à l'ascension, dans la haute montagne, de pentes trop raides. Il lui faut des faits positifs, concrets, non dégrossis, « encore dans leur gangue », et rien ne lui paraît plus haïssable qu'un théorème ou une formule, que tout ce qui touche à l'abstraction, qui lui répugne à l'égal de la mort. Il se tourne, par conviction à la fois et par élan, vers les sentiments quotidiens, même communs, même bas, parce qu'il a observé que le monde réel était « celui de la sueur et de la fange » (1). Il se plaît à l'exposé oral, à la causerie familière, directe et vivante, à la conversation improvisée même, autrement qu'aux expositions « ex cathedra » ou aux traités élaborés dans le silence du cabinet, et, entre un terme pédant et un mot d'argot, il n'hésite jamais. Son imagination, d'une fraîcheur encore un peu sauvage, est toujours en alerte, toujours attirée vers ce qui est neuf, ou étrange, vers ce qui comporte un risque et ouvre la porte à l'aventure. Sa sensibilité, si primesautière, est celle d'un artiste impressionniste, ami du pittoresque haut en couleurs, du tempêtueux, et qui, dût-il même choquer le bourgeois, traduit par la négligence audacieuse de son vêtement ou de sa cravate son mépris pour tout ce qui est discipline d'école, dignité officielle ou convenance sociale. Ce professeur d'université, qui déteste « l'esprit poudreux » de la dialectique, est un humouriste à la verve allègrement malicieuse, dont les saillies sont comme les détentes de sa vitalité énorme. Son cœur est chaud, débordant de généreux entrain, d'honnêteté dans sa sympathie largement humaine, de grâce aussi dans le don total de soi. C'est un spiritualiste, au surplus, attiré par les aspects mystérieux de la vie, par les phénomènes psychiques et hypnotiques en particulier, et qui, dans sa curiosité de ce qui se passe au-delà du seuil de l'invisible, ne laisse pas de faire à certains médiums grande confiance. C'est, en même temps, un puritain, délivré, bien entendu, de toute soumission au dogme et à l'autorité imposée, mais qui met son orgueil à se soumettre à un idéal moral hautain, austèrement accepté, et qui, dans sa recherche du péril à courir, ne redoute point la leçon de l'échec. C'est un simple et un modeste par-dessus tout, qui sait que l'univers est un chaos de forces confuses, mais que le désordre et l'encombrement règnent aussi

(1) *Le Pragmatisme*, p. 79.

dans la représentation qu'il s'en fait en son propre esprit, qui se rend compte des inconsistances, des mille notions contradictoires qui, dans son « pluralisme » intérieur, se chevauchent les unes les autres ; qui voudrait en débrouiller le fouillis, et, de quelque manière, sans rien atténuer de leur caractère vivant, les simplifier ; qui, dénué de vanité personnelle, est toujours prêt à renoncer à ce qu'il avançait lui-même hier, à accepter d'emblée ce qui lui vient des autres, des spécialistes en particulier devant la compétence desquels il est toujours disposé à s'incliner, pour le mettre lui-même en œuvre de son mieux. Vivant ainsi dans une sorte d'activité, ou plutôt d'agitation intellectuelle incessante, William James demeurera, jusqu'à la fin de sa vie, d'un tempérament extrêmement mobile, inquiet, docile à toute impulsion venue du dehors, un peu passif même, et comme toujours à la merci d'une influence qui, fût-ce par accident, lui apportera une réponse à un problème qui aura longtemps sollicité sa curiosité : ce sera le cas exact de sa rencontre avec Henri Bergson.

II

Or jamais deux esprits qui devaient se rejoindre et, dans une sympathie si cordiale, poursuivre leur route presque côte à côte, n'étaient partis de points de l'horizon aussi diamétralement opposés. La pensée de Bergson, en sa puissance vivante, en sa richesse qui va s'accroissant d'une manière presque organique, procède d'une idée unique initiale dont elle n'est que la lente et grandiose évolution. Le philosophe français part, non du domaine positif de la psychologie expérimentale, comme son collègue américain, mais de la critique de l'idée de temps, c'est-à-dire de la métaphysique proprement dite. Dès le début de sa carrière, Bergson se rend compte que les systèmes de philosophie traditionnels, les modernes comme les anciens, ne font à la notion de la durée réelle aucune place ; que les philosophes, qui sont presque toujours des mathématiciens ou des physiciens, considèrent le temps comme une quantité inerte, comme une étendue homogène qu'ils mettent sur la même ligne que l'espace, faite comme lui d'unités parfaitement identiques et immuables, qu'on peut donc mesurer précisément, à la manière des géomètres, sans faire le moindre cas des aspects non-mathématiques de la

réalité, de la valeur qualitative du temps, toute faite, celle-ci, d'éléments hétérogènes, variables avec chaque individu, sans cesse changeants, essentiellement complexes, comme la vie elle-même. Au lieu donc de traduire cette réalité totale, les philosophes, constate Bergson, n'en reproduisent qu'une formule schématique, qu'une sorte de décalque, où ne subsiste rien de son mouvement, ni de sa valeur propre. Et qu'au lieu de demander à l'intelligence et aux seuls moyens de la pensée conceptuelle, la connaissance de cette durée, qui est la substance même de notre vie psychologique, c'est à la conscience, conclut Bergson, seule capable d'appréhender cette réalité vivante, qu'il faut, au contraire, s'adresser. C'est dans les profondeurs de cette conscience même qu'il faudra donc s'enfoncer, c'est des données du moi immédiat qu'il faudra partir désormais, qui, seules, nous fourniront le moyen de connaître la *durée réelle*, c'est-à-dire une qualité qui n'est plus du domaine des choses qui se constatent, se démontrent, s'additionnent, mais qui est un ensemble où confluent et s'entrepénètrent mille éléments hétérogènes, qui est l'activité créatrice de la vie même. La route suivie par Bergson est donc toute différente de celle où s'était engagé, avant lui, William James. Alors que James débute par la « psychologie d'introspection » qu'il élargit progressivement en philosophie, Bergson, ainsi qu'il l'explique lui-même (1), a fait le chemin inverse. « Approfondissant certains concepts philosophiques aux contours très définis, je les ai vus se fondre en quelque chose de fuyant et de flou, qui s'est trouvé être du psychologique. Je ne me doutais guère quand j'ai commencé à critiquer l'idée que la philosophie et la mécanique se font du temps, par exemple, que je m'acheminais vers des études de psychologie, et que j'aboutirais à traiter des données de la conscience. Pourtant je devais en venir là, du moment que je cherchais du concret sous les abstractions mathématiques ». On conçoit l'importance capitale de cette représentation nouvelle d'une durée « hétérogène, qualitative, et créatrice » dont Bergson a fait la base même de sa philosophie, et sur laquelle il s'appuie sans cesse ; et comment, de la critique de la science comme résultat de la connaissance, il devait passer, tout naturellement, à « la critique de l'intelligence abstraite comme moyen de connaître ».

(1) Dans sa réponse à M. Rageot, *Revue Philosophique*, août 1905, pp. 229-30.

Sans doute les savants eux-mêmes n'avaient-ils point manqué de s'intéresser déjà au mouvement général de la vie, et les théories étaient nombreuses qui avaient entrepris d'établir les lois d'ensemble de son développement. Une des dernières en date, le système évolutionniste d'Herbert Spencer, avait essayé d'unifier dans une vaste synthèse philosophique les conclusions les plus récentes de la science, du darwinisme en particulier, et Bergson, on le conçoit, s'y tourne aussitôt. Il ne tarde pas à reconnaître l'insuffisance, voire l'échec total de la tentative. Au lieu de remonter le cours du temps vers le passé, ou de le suivre vers l'avenir, Spencer considère, en effet, la réalité telle qu'elle lui apparaît dans le présent seulement, la dissocie, la découpe en fragments, pour la recomposer ensuite. « Il reconstitue, remarque Bergson, l'évolution avec des fragments de l'évolué », partant d'un donné qui passe, assurément, de l'homogène à l'hétérogène, sans voir que ce donné, néanmoins, est lui-même déjà un point d'aboutissement de l'évolution, et non un point de départ ; qu'il n'est qu'une partie, par conséquent, arrêtée, immobilisée, d'un tout qui se fait, et dont la virtualité n'est pas mesurable ; qu'on ne conserve rien ainsi, dans cette « recomposition par concepts », de la vie qui se réalise elle-même librement. Spencer, Bergson remarque encore, a confondu une machine sans doute complexe, dont tous les rouages sont ajustés soigneusement, mais, dans sa complication même, démontable à la manière d'une horloge, avec un organisme vivant, qui change toujours, et dans lequel viennent se combiner, en un élan unique, mille tendances imprévisibles. Sous le mot d' « évolution », Spencer n'a donc désigné que des séries de relations constantes, d'intervalles réguliers entre deux états, alors que, sans même parler de la cause initiale qui manque toujours, tout se tient dans le devenir universel. Dans sa formule mathématique du temps-espace, le philosophe anglais n'a pu rien garder de la durée réelle, qui est la substance même de la vie.

Si Bergson renonce donc à l'évolutionnisme spencérien, puisque c'est même, selon sa propre expression, son « mécontentement à l'endroit du mécanisme en biologie » qui a été à la base de sa critique de l'idée de temps, il n'en continue pas moins de se montrer un adepte fidèle de la science. Il se méfie de ses prétentions exagérées mais, avec circonspection, la consulte toujours et ne manque point de s'appuyer sur elle pour la partie des faits qui sont de son domaine véritable. Chacun de ses

ouvrages lui a coûté des années de labeur immense, passées à dépouiller, avec minutie, des travaux et mémoires de naturalistes ; chacun a pris comme point initial l'étude d'une question précise, dont il s'est servi pour enrichir de preuves nouvelles la doctrine centrale, pour élargir à la fois et étayer les thèmes directeurs établis dès le début même de ses recherches, laissant, selon une autre de ses expressions favorites, « le livre s'écrire tout seul ». Loin de vouloir, comme le reproche lui en a été fait si souvent, se placer au-dessus ou en marge de la science, Bergson tient à établir sur le monde expérimental sa théorie métaphysique. Il veut en vérifier toujours, selon les méthodes d'investigation propres aux scientifiques, les éléments. Il veut prolonger la science, mais en harmonie avec elle. « Toutes mes recherches, déclare-t-il volontiers, n'ont eu d'autre objet que d'aboutir à une entente entre la métaphysique et la science, qu'à une consolidation de l'une par l'autre ». En poussant jusqu'à l'évolutionnisme intégral le simple mécanisme spencérien, sa pensée, comme la science elle-même enfin, est une combinaison de recherches positives inlassables et d'invention audacieuse, celles-là étant la force et le soutien de celle-ci. La doctrine de Bergson n'a rien d'un système fermé, et définitif. Elle ne prétend point apporter à chaque problème posé une solution, mais au contraire, comme la science encore, prendre ces problèmes un à un, et viser plus à la méthode, aux principes directeurs qu'aux conclusions arrêtées. La conception de la *durée créatrice*, qui est le pivot même de cette doctrine, se borne, non à démontrer, mais à suggérer que le réel est un perpétuel devenir, que tout remue, change, se transforme et s'interpénètre. La méthode de penser que Bergson introduit ainsi dans la philosophie, cette sorte de métaphysique positive, si l'on peut dire, ne ressemble pas plus aux méthodes anciennes qu'une carte géographique, à échelle fixe, ne représente le fleuve vivant qui roule et va se perdre dans la mer.

III

Il arriva que William James et Henri Bergson, s'ignorant l'un l'autre, travaillant chacun de leur côté, basant leur effort l'un sur une confiance vigoureuse et exclusive en la science expéri-

mentale, l'autre sur l'insatisfaction, au contraire, qu'il y trouve, et sur l'opposition qu'il est résolu à lui faire, se rencontrèrent à un croisement de leur route, et, tout d'abord, ne se connurent pas. La doctrine de Bergson, si nouvelle, n'avait pas encore franchi l'Atlantique. D'autre part, encore tout occupé de son admiration pour Renouvier, dont certaines théories, l'affirmation de la liberté entre autres, ne laissent pas de le préparer à la révolution bergsonienne, mais dont la logique, en revanche, y fait encore un si rigide obstacle, William James ne prêta guère d'attention au jeune métaphysicien français. De fait, comme il le déclare lui-même sans ambages (1), il n'y comprit rien tout d'abord, et ce n'est qu'à la suite de la publication de *Matière et Mémoire*, en 1896, sept ans seulement après celle de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* que les rapports directs commencèrent entre les deux hommes, qu'une amitié se noua entre eux, toute de sympathie cordiale et de franchise mutuelle. Mieux encore : c'est James lui-même qui, non content de se pénétrer de la philosophie de Bergson, l'introduisit aux Etats-Unis, sinon même en Angleterre où ses conférences d'Oxford, en 1908, furent pour tant d'Anglais, et malgré les liens si nombreux qui rattachent Bergson à la pensée anglo-saxonne, une révolution véritable (2).

Du caractère tout fortuit donc de la concordance de leurs recherches, et de la convergence que présentèrent bientôt certaines parties de leurs doctrines, les deux philosophes, en dépit de leurs partisans trop jaloux (3), n'ont, personnellement, jamais douté. La vérité, très simple du reste, est la suivante. Dès l'année 1880, James publiait dans la *Critique Philosophique* de Renouvier et Pillon un article en français intitulé *Le sentiment de l'effort* (4) ; et, en 1884, dans la revue américaine *Mind*, deux

anglaise

(1) Il écrit en effet, à son ami T. Flournoy, à la date du 27 janvier 1902 : « I have been re-reading Bergson's books, and nothing that I have read in years has so excited and stimulated my thought. Four years ago I could n't understand him at all, though I felt his power ». (II, p. 180.)

(2) Nous nous proposons de revenir sur ce point dans un travail d'ensemble en préparation : *Bergson et l'Angleterre*, où seront examinées, d'une part, les sources anglaises de la pensée de Bergson, et, de l'autre, les conditions du succès et de l'influence du bergsonisme en Angleterre.

(3) Par exemple, du côté français : J. Bourdeau, *Nouvelles modes en philosophie* (Journ. des Débats, 23 février 1907. « La philosophie si originale de M. Bergson n'est pas sans affinités avec W. James et avec Peirce ; mais bien loin de procéder d'eux, elle les a précédés ». — A. Chaumeix, *William James* (*loc. cit.*,, p. 850). « L'ouvrage de M. Bergson est de 1889 ; celui de W. James date de 1890 ». — Du point de vue américain : W. B. Pitkin, *loc. cit.*, T. Flournoy, *op. cit.*, et surtout, véhémentement, H. M. Kallen, *op. cit.*

(4) Traduction d'une étude : *The Feeling of Effort*, parue, la même année, dans les

études : *On some omissions of introspective psychology* (1), et *What is an émotion* (2). Or, dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, publié en 1889 comme thèse de doctorat, mais qui fut élaboré et écrit, au dire de M. Bergson lui-même, de 1883 à 1887, alors que le jeune philosophe était encore professeur au lycée de Clermont-Ferrand, l'auteur fait allusion au premier (3), et au troisième (4), de ces articles, aux « belles études de James sur l'effort et l'émotion » comme il dira ailleurs encore (5). De son côté, William James, qui faisait enfin paraître en 1890 les deux volumes de ses *Principles of Psychology* auxquels il travaillait depuis une douzaine d'années (6), y signalait, dans le chapitre sur l'hypnotisme (7), un cas extraordinaire d'hyperesthésie visuelle rapporté par Bergson dans sa thèse. Si les deux travaux sont donc tout à fait contemporains, il est exact, cependant, que l'article de James : *On some omissions of introspective psychology*, qui est de janvier 1884 (8), contient déjà la brillante et fameuse description du *stream of thought*, du courant continu de la conscience dans lequel viennent se mêler tous nos sentiments, nos désirs, nos émotions, où tout se meut et change sans cesse, comme dans une coulée intérieure ininterrompue, l'intelligence, si elle essaie de capter dans ses formes conceptuelles cette continuité de la vie de l'âme, ne faisant que la pétrifier et la dénaturer entièrement. Cette définition du *stream* ne laisse pas, on le voit, de présenter certaines analogies avec la théorie de la *durée réelle* exposée dans les *Données immédiates de la conscience* ; mais aux critiques qui, se basant uniquement sur les dates, ont voulu découvrir dans l'étude de James l'origine directe de sa conception, M. Bergson, qui n'avait point cité cette étude dans son travail, a répondu catégoriquement qu'il n'en avait jamais eu connaissance, et que, par conséquent,

Anniversary Memoirs of the Boston Society of Natural History, et qui fut incorporée, en partie, dans les *Principles of Psychology*, vol. II, chap. XXVI.

(1) *Mind*, 1884, pp. 1-26.

(2) *Ibid.*, 1884, pp. 188-205.

(3) Pp. 15-17.

(4) P. 22.

(5) *Rev. philos.*, août 1905, p. 229

(6) Le contrat avec les éditeurs, MM. Holt and Co., avait, en effet, été signé en juin 1878 (*The L. of W. J.*, I, p 194).

(7) Vol. II, p. 609.

(8) Cet article, remanié et augmenté, a été également utilisé par James dans ses *Principles of Psychology* aux chapitres VII (Methods and snares of psychology), IX surtout (Stream of thought), X (Consciousness of Self) et XII (Conception).

« les théories de l'*Essai* ne peuvent pas dériver de la psychologie de James ». (1)

Bien que la priorité chronologique de James soit donc hors de question, la direction unique que suivent, à l'insu l'un de l'autre, les deux penseurs, demeure de tous points remarquable, et, comme on le notait récemment, « l'accord de deux grands esprits, absolument involontaire, et réalisé par deux méthodes que l'on envisage le plus souvent comme contradictoires, donne les meilleures garanties imaginables d'une conquête de vérités » (2). Les théories avancées n'aboutissent à rien moins qu'à transformer, de fond en comble, l'étude traditionnelle de la psychologie, qu'à l'établir, non plus comme avaient fait les associationistes sur des combinaisons mécaniques d'éléments simples, élémentaires, irréductibles, s'attirant les uns les autres et formant des phénomènes coordonnés tout pareils à ceux du monde physique, mais sur l'expérience directe au contraire, sur le fait concret, individuel, toujours changeant, sans cause nécessaire ni cohérence intérieure d'aucune sorte. C'en est fini, pour l'un et pour l'autre, des catégories abstraites si étroites, et si arbitrairement tranchées, qui, du panorama de la conscience et au lieu de son atmosphère propre, de ses jeux perpétuels de lumière et d'ombre, ne gardent que ses lignes générales, c'est-à-dire ce par quoi il ressemble à tous les autres. Refusant au concept toute autorité, n'y voyant, en tout cas « qu'une *notation* à notre usage », James et Bergson ne veulent plus se fier qu'à la réalité empirique, et ne s'intéressent qu'à « l'originalité inexprimable de la vie individuelle », une « succession où il n'y a pas de répétition, où tout moment est *unique* » (3). Ils ne considèrent plus dans le monde qu'un foisonnement de faits morcelés, irréductibles, incommensurables, « l'unité et la multiplicité, selon l'expression de Bergson lui-même, n'étant que des vues prises sur un objet qui participe des deux sans être ni l'un ni l'autre, et que j'appelle *multiplicité qualitative*, ou *multiplicité de pénétration réciproque*, ou *devenir* » (4). Ils se refusent à reconnaître

(1) Voir, dans la *Revue philosophique* d'août 1905, pp. 229-30, la lettre tout entière, très importante, dans laquelle M. Bergson met au point, d'une façon décisive, sa relation à William James.

(2) J. Sageret, *La Vague mystique*, 1920, p. 143.

(3) Lettre de Henri Bergson à Harald Höffding, publiée en appendice dans *La philosophie de Bergson* de ce dernier, 1917, p. 162.

(4) Réponse de Henri Bergson à H. M. Kallen, publiée dans *The Journal of Philosophy*, 28 oct. 1915, p. 615, citée par W. Riley, *loc. cit.*, p. 93.

autre chose, en un mot, que l'immédiatement donné, que ce que l'expérience directe d'une conscience individuelle est seule capable, à un moment précis, d'appréhender. Hâtons-nous d'ajouter toutefois que l'analogie entre les vues de James et celles de Bergson, quoique réelle, est moins étroite ici qu'on ne le croirait d'abord, et qu'elle recouvre une différence fondamentale. La théorie, qui chez l'un se rattache à « la psychologie d'introspection », est du domaine, chez l'autre, de « la philosophie pure ». Alors que la description du *stream of thought* avait, nous l'avons vu, une portée nettement expérimentale, et une signification psychologique seulement, la doctrine de la *durée réelle* a suivi « le chemin inverse ». Elle consiste en une critique de la notion du temps-espace que les philosophes ont empruntée aux mathématiciens, et, de cette différence d'*origine* découle, comme le fait remarquer encore Bergson, une différence de *fonction*. « Le *stream of thought* a surtout une puissance d'explication psychologique, tandis que la *durée* a principalement une puissance d'explication épistémologique, ou, si vous voulez, métaphysique ». Entre ces deux manières de voir, néanmoins il y a « non point opposition, mais plutôt *harmonie préétablie* ». (1)

Cette harmonie se précisa avec la publication de *Matière et Mémoire*, en 1896. Le second ouvrage de Bergson, d'un caractère plus nettement scientifique que le premier, et qui, en vue d'apporter à la théorie du philosophe de nouvelles confirmations, avait étudié spécialement les rapports de la conscience au cerveau, et les relations du physiologique et du psychique — la préoccupation maîtresse de James — cet ouvrage, par sa méthode et sa portée tout ensemble, devait retenir l'attention particulière du psychologue américain. Tout, sans doute, ne le convainc pas ici de prime abord, et il lui faudra un certain temps pour que cesse son étonnement, voire sa réserve, devant l'amplitude du problème qui est cette fois abordé, et pour qu'il saisisse « les lignes maîtresses du système dans lequel viennent s'insérer ces observations ». Mais, pour n'en être que plus réfléchi, et malgré les quelques restrictions qui l'accompagnent encore, l'enthousiasme de James, qui éclate dans la lettre qu'il écrit à M. Bergson, le 4 décembre 1902, n'en est que plus caractéristique :

« Mon cher Monsieur,

« J'ai lu aussitôt après l'avoir reçu l'exemplaire de votre

(1) *Ibid.*, pp. 92-3.

Matière et Mémoire que vous avez eu la bonté de m'envoyer, voici plus de quatre ans. J'en voyais bien la grande originalité, mais trouvais vos idées si neuves et de si vaste conséquence que je ne pouvais être sûr de les comprendre parfaitement ; Dieu sait pourtant si le *style* en était assez clair !... J'ai donc réservé l'ouvrage pour une seconde lecture, et viens de le revoir lentement et attentivement, en même temps que les *Données immédiates*...

« C'est une œuvre d'un génie délicieux. A l'égal des « Principes» de Berkeley, ou de la « Critique » de Kant, elle opère une sorte de révolution à la Copernic, et, à mesure qu'elle se fera mieux connaître, ouvrira sans doute une ère nouvelle en matière de discussion philosophique. Quant à *moi*, elle me remplit l'esprit d'une foule de questions et d'hypothèses nouvelles, réduisant les anciennes en liquéfaction, à mon plus grand plaisir. Je vous en remercie du fond du cœur.

« Le grand point qui me paraît acquis, c'est votre démolition définitive du dualisme de l'objet et du sujet dans la perception. Je crois que la « transcendance » de l'objet ne se relèvera pas de votre critique, et comme je travaille moi-même dans ce sens depuis bien des années, mais avec d'autres idées générales que les vôtres, je vois là une très agréable confirmation de mes vues. Ma santé est actuellement si précaire que mon travail en est très ralenti. Mais, si je vis assez pour cela, je me propose de rédiger un système général de métaphysique qui, sur bien des idées fondamentales, se trouve étroitement d'accord avec celui que vous avez exposé ; et cet accord m'inspire et m'encourage plus que vous ne sauriez l'imaginer... » (1).

Ainsi qu'il était fréquent chez James, il s'abandonne à la joie de la rencontre, au plaisir d'écouter, chez le philosophe français, comme un écho de sa propre voix. Ce lui est un réconfort que de retrouver, formulées si précisément chez Bergson, certaines théories qu'il avait esquissées lui-même, celles sur la fonction du cerveau, entre autres, et sur la formation des images. Surtout il s'émerveille que ses apports à lui, encore si fragmentaires, « s'insèrent » si justement dans la doctrine bergsonienne qui,

(1) *The L. of W. J.*, II, pp. 178-80. James avait exprimé les mêmes sentiments dans la lettre à son ami Flournoy, écrite un an environ auparavant, à laquelle nous avons fait allusion déjà : « ... I am sure that that philosophy has a great future. It breaks through old *cadres*, and brings things into a solution from which new crystals can be got ». (II, p. 180).

dès ses débuts mêmes, possède toute l'ampleur d'une doctrine métaphysique. James en est non seulement flatté, comme il est naturel, mais « enhardi ». Et, à son habitude, laissant de côté toute vanité personnelle, sa reconnaissance s'épanche, avec des marques « de haute admiration et d'estime » (1), impétueusement.

C'est ainsi que, s'étant senti fatigué au cours de ce même hiver 1902-03, et ayant envisagé un moment, vers le début de février, de venir faire une croisière en Méditerranée, James songe aussitôt à venir à Paris, et envoie un câblogramme à M. Bergson pour s'informer s'il lui sera possible de l'y rencontrer dans le courant de mars. Ayant renoncé à ce voyage, il écrit une longue lettre, le 25 février 1903, dans laquelle il exprime le navrement que lui cause l'entrevue ajournée. Car ce n'est, bien entendu, que partie remise. Il se peut encore que James vienne, vers la mi-mars, passer une dizaine de jours en France. « ... En ce cas, insiste-t-il, nous pourrions tout de même nous rencontrer. Il doit y avoir, je pense, de larges tranches de votre philosophie que vous n'avez pas encore publiées, et je suis désireux de voir à quel point elles cadrent avec les miennes ». L'accord n'est pas encore complet, tant s'en faut, entre les deux doctrines, et James, au milieu même de ses éloges, s'en explique le plus franchement du monde : « Je suis certain qu'une philosophie *de pure expérience*, comme je comprends la vôtre, peut parfaitement se tenir, et qu'elle apaisera bien des vieilles querelles d'écoles. Je crois que par votre négation radicale, quant à la forme du moins, de la conception du cerveau comme *causa fiendi* de la conscience, vous avez projeté sur ce point un jour subit, et écarté une partie du paradoxe de l'idéalisme. Mais votre persistance, inconsciente ou subconsciente, des souvenirs, présente, elle aussi, ses difficultés, car on semble revenir à l'*âme* sous une autre forme, et la façon dont ces souvenirs « s'insèrent » dans l'activité cérébrale, comme en général votre conception de la différence entre le monde extérieur et le monde intérieur, tout cela demande encore, pour moi, à être bien élucidé ». A propos de l'article, enfin, que Bergson a publié dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, la fameuse *Introduction à la Métaphysique*, James assure l'avoir lu « avec très grand plaisir » et se rallier complètement à toute sa partie critique. « Je voudrais, ajoute-t-il pouvoir considérer votre

(1) *Ibid.*, II, p. 180.

intuition métaphysique comme l'équivalent complet d'une philosophie conceptuelle. Mais *ni l'une ni l'autre* ne semble s'équivaloir tout à fait, à moins cependant que l'intuition ne devienne entièrement mystique (et je suis tout disposé à le croire), mais je ne pense pas que ce soit là exactement ce que vous voulez dire ». (1)

Quand parut l'*Evolution créatrice* en 1907, l'enthousiasme déborda. « Hurrah, hurrah, hurrah ! » griffonna James sur une carte postale, dès la réception de l'ouvrage que lui a envoyé Bergson, et après l'avoir parcouru seulement. « Avez-vous lu le nouveau livre de Bergson ? » écrit-il sur une autre carte postale adressée, celle-ci, à son ami F. C. S. Schiller d'Oxford, le 13 juin 1907. « Tout me paraît dénué d'importance à côté de cette apparition divine. Un exposé magistral de toutes *nos* conceptions : réalité du temps, monde en croissance, et le monstre intellectualiste *tué* sans retour ! Le tout enlevé dans un style incomparable, à mon avis. Lisez-le, et essayez de le digérer. Il y a toute une partie que je ne puis encore m'assimiler » (2).

Dans la belle lettre qu'il adresse à M. Bergson lui-même, et que nous avons déjà citée, James entre dans le détail de son admiration et de ses réserves, s'exprimant, même dans ce dernier cas, avec une cordialité si chaudement sympathique que sa lettre, trop longue malheureusement pour être traduite ici en entier, est un reflet particulièrement fidèle de son caractère généreux :

Chocorua, 13 juin 1907.

« O mon cher Bergson, vous êtes un magicien, et votre ouvrage est une merveille, un vrai miracle dans l'histoire de la philosophie. Pour le fond, c'est, si je ne m'abuse, le commencement d'une ère toute nouvelle ; pour la forme, c'est du pur classique. La comparaison va peut-être vous amuser, mais cet arrière-goût que m'a laissé votre ouvrage, je l'ai déjà éprouvé à la lecture de *Madame Bovary* : c'est une note d'*euphonie* persistante, c'est une rivière abondante, sans colères comme sans défaillances, qui coulerait à pleins bords entre ses rives, régulière, irrésistible. Et que d'images heureuses qui jamais ne jurent ni n'accrochent, mais qui, invariablement, simplifient la pensée, et l'aident à suivre son cours ! Oui, vous êtes vraiment magicien !...

(1) *Ibid.*, II, pp. 183-85.
(2) *Ibid.*, II, p. 290.

« Pour le moment, j'estime que le résultat capital de votre ouvrage c'est d'infliger à l'Intellectualisme la blessure mortelle dont il ne se relèvera pas. Il ne peut plus jamais ressusciter ! » James annonce alors à M. Bergson l'envoi de son volume sur le *Pragmatisme* dans lequel il venait de réunir les conférences qu'il avait faites, l'année précédente, à l'Institut Lowell, de Boston, et, au début même de 1907, à l'Université de Colombie. « Comme mon propre petit livre paraît chétif et insignifiant auprès de votre grande théorie ! Mais il se marie si bien à certains points de votre doctrine, il se coule si parfaitement dans les interstices, que vous comprendrez facilement mon enthousiasme. Je sens qu'au fond nous menons le même combat, vous comme capitaine, moi dans le rang. La position que nous défendons, c'est le « Tychisme », et l'idée d'un monde réellement en croissance ». Se défendant néanmoins d'entrer dès à présent dans le détail même de l'ouvrage dont « les idées sont si révolutionnaires », James conclut : « Je n'en dirai point davantage pour aujourd'hui. Je n'en suis qu'à la première réaction, mais mon enthousiasme est tel que j'ai déclaré, il y a deux jours seulement : Dieu merci, j'ai assez vécu pour voir la guerre russo-japonaise, et l'apparition du dernier ouvrage de Bergson, les deux grands tournants de l'histoire et de la pensée modernes... » (1)

Quelle devait être la « réaction définitive » de James à l'endroit des idées énoncées dans l'*Evolution créatrice*, apparaît pleinement dans la série de conférences que, sur l'invitation des autorités de Manchester College, le philosophe américain vint donner à Oxford au printemps de 1908. Dans cette série de huit leçons, publiée en 1909 sous le titre de *A Pluralistic Universe*, et traduite en français l'année d'après sous un titre nouveau, approuvé par l'auteur lui-même, *Philosophie de l'Expérience*, James entreprend un vaste tableau de « la situation actuelle en philosophie ». Il y passe en revue les principales conceptions en présence et en conflit. C'est d'abord l'idéalisme moniste de Hegel, où il reconnaît l'incarnation de la « logique pure », de l'« intellectualisme vicieux » d'où devait résulter cette « philosophie de l'absolu » qu'il abomine. Vient ensuite le panthéisme empirique de Fechner où, en même temps, qu'une « vision lumineuse du monde », qu'il ne peut s'empêcher d'admirer, il reconnaît aussi une « croyance à un esprit unique », une « forme collective

(1) *Ibid.*, II, pp. 290-94.

supérieure » qui ne correspondent d'aucune manière à ce que nous fournit l'expérience, c'est-à-dire au spectacle d'un monde aux multiples éléments irréductibles, d'un « plurivers ». James arrive ainsi à Bergson, dans la doctrine duquel il trouve enfin la solution de ses difficultés, le moyen, surtout, de réfuter cet intellectualisme dont la voix impérieuse l'avait si longtemps tourmenté. A la fin de la cinquième leçon consacrée au problème de « la composition des consciences », dans laquelle James expose que la méthode rationaliste aboutit, en cette matière, à une impasse, et qu'il faut donc rompre radicalement avec elle, il déclare abandonner la logique intellectualiste « nettement, carrément, et sans retour » (1), et il explique que c'est « pour avoir subi l'influence d'un écrivain français très original et relativement jeune, le professeur Henri Bergson », qu'il a pris cette décision, « avec la confiance que lui donne la possibilité de s'appuyer sur une telle autorité » (2).

Et c'est à « Bergson et sa critique de l'intellectualisme » que James consacre sa sixième leçon tout entière, leçon qui constitue un exposé magistral de la doctrine du philosophe français, et qui est trop connue pour que nous ayons besoin d'y insister (3). On sait le portrait délicieux que le « disciple » fervent trace du maître et l'éloge qu'il fait de la « profusion de son originalité », de son souple talent d'écrivain « capable de suivre la pensée sans faire un pli, sans grimacer, à la manière d'un vêtement de dessous qui, soyeux et élastique, suit les mouvements du corps », de la fraîcheur de cette pensée même où « rien ne sent le vieux fonds de boutique ou le bric-à-brac », où « il semble qu'on respire la brise du matin et qu'on entende le chant des oiseaux ». Et nul enfin n'a représenté de plus sympathique manière la théorie bergsonienne de la durée réelle, et son opposition à la notion scientifique du temps, cette théorie s'étendant à l'ensemble des concepts abstraits selon lesquels la réalité, « une et immuable », serait « chose plus noble et plus élevée que le changement », une position que le mouvement, un état que le devenir, la quantité arithmétique, en un mot, supérieure à la qualité vivante. L'intelligence et la logique, déclare James, adoptant complètement ici le point de vue de Bergson, peuvent bien avoir une utilité pratique, « nos systèmes de concepts nous

(1) *Philosophie de l'Expérience*, 1910, p. 203.
(2) *Ibid.*, p. 205.
(3) *Ibid.*, pp. 213 à 264.

servant de harnais pour faire de la réalité un attelage plus facile à mieux conduire » ; elles nous aident même grandement dans la connaissance des objets dans l'espace, et en particulier des corps solides ; mais elles sont incapables d'appréhender la réalité originelle du monde vivant. « Au lieu d'être l'interprétation de cette réalité, conclut James avec Bergson lui-même, les concepts sont la négation absolue de tout ce qu'elle a d'intime ».

L'harmonie entre les deux hommes est donc totale en ce qui concerne la critique de l'intellectualisme. C'est au contact de la pensée bergsonienne, et sous son impulsion directe, que les difficultés logiques de toute sorte, vagues mais lancinantes, ont pris corps dans l'esprit de James, et qu'il a pour tout de bon renié « ce droit divin au nom duquel les concepts s'érigent en loi absolue de notre intelligence » (1), allant même, on l'a noté finement, jusqu'à persécuter, « sous le nom peut-être mal choisi d'intellectualisme, cette dialectique professionnelle qui néglige l'observation et la description des faits concrets pour l'analyse des idées » et, dans sa joie de la liberté reconquise, jusqu'à « maltraiter quelquefois, par-dessus les abus de l'entendement, quelques exigences légitimes de la raison » (2). Mais, proclame James vaillamment, « si je n'avais pas lu Bergson, j'en serais encore, probablement, à noircir des pages et des pages pour moi tout seul, dans l'espoir de faire se rejoindre des extrêmes qui n'ont jamais été faits pour se rencontrer ; j'en serais encore à tenter de découvrir, sur la manière dont se comporte la réalité, une conception telle que cette réalité puisse cesser d'être aucunement réfractaire aux lois qu'on accepte comme imposées par la logique de l'identité » (3). C'est le philosophe français qui, selon ses expressions mêmes, desserra l'« étau », et lui donna l'exemple, et le courage, de l'« affranchissement ». Si fier qu'il ait été de son livre sur le *Pragmatisme*, « la chose la plus considérable que j'aie écrite jusqu'ici » (4), et qu'il va même jusqu'à comparer, en importance, à la Réforme protestante (5), il n'en

(1) *Ibid.*, p. 265.
(2) A. Lalande, *Le Pluralisme*, dans la *Revue philosophique*, janvier 1910, p. 78.
(3) *Philosophie de l'Expérience*, p. 205.
(4) Lettre du 24 avril 1907, II, p. 276.
(5) Lettre du 4 mai 1907 : « I should n't be surprised if ten years hence it (my little book on *Pragmatism*) should be rated as « epoch-making », for of the definitive triumph of that general way of thinking, I can entertain no doubt whatever. I believe it to be something quite like the protestant reformation ». (II, p. 279).

reconnaît pas moins, en expédiant le volume à son ami T. S. Perry : « Je vous envoie aujourd'hui mon *Pragmatisme* ; mais l'ouvrage récent de Bergson le fait ressembler à de la bien petite bière » (1).

(6) Lettre du 24 juin 1907 : « I am sending you my *Pragmatism*, which Bergson's work makes seem like small potatoes enough ». (II, p. 294).

IV

Que serait-il advenu de l'influence bergsonienne sur James à la suite de l'*Evolution créatrice*, ou, comme le dit lui-même le philosophe américain, de cette « endosmose intellectuelle » (1) ? Il serait vain de le conjecturer. Les deux hommes, qui s'étaient déjà rencontrés à Paris dès 1903, se retrouvent à Londres, à l'automne de 1908, peu de temps après les conférences d'Oxford. James a fait en Angleterre la connaissance de beaucoup de personnalités qui l'ont enchanté, écrit-il à T. Flournoy le 4 octobre 1908, deux jours avant de reprendre le bateau à Liverpool, « mais la meilleure de ces rencontres a été celle qui a duré trois heures, ce matin même, avec Bergson, qui est venu ici voir sa famille. Quel homme modeste et sans prétention, mais quel génie intellectuel ! » (2). « J'ai à peine besoin de répéter quelle joie a été pour moi notre conversation d'aujourd'hui », ne peut-il s'empêcher de griffonner, dans sa chambre d'hôtel, à Bergson lui-même. « Il faut que vous vous ménagiez, et que vous économisiez toutes vos énergies pour votre propre travail de création. Je suis si désireux de voir ce que vous aurez à dire sur la *Substanzbegriff*. Pourquoi faut-il que la vie soit si courte ? (3) »

(1) Lettre du 28 juillet 1908, II, p. 308.
(2) Lettre du 4 octobre 1908, II, p. 314.
(3) Lettre du 4 octobre 1908, II, p. 315.

James va rendre visite aux Bergson dans leur maison d'été, à Saint-Cergue. Elu associé étranger de l'Académie des Sciences Morales et Politiques en janvier 1910, c'est un câblogramme de Bergson qui lui apprend la bonne nouvelle, dont il est sincèrement heureux. Il revient en Europe au printemps de la même année, voulant consulter un spécialiste à Paris. Il y retrouve Bergson en mai, part pour les bains de Nauheim, ses symptômes d'angine de poitrine s'aggravant, et en revient bientôt, par Lucerne et Genève, plus débilité que jamais. Il n'a plus qu'une pensée : se réembarquer pour l'Amérique, où il meurt quelques jours à peine après son arrivée, le 26 août. Il n'avait que soixante-huit ans, et, comme il le fait remarquer à son ami Flournoy dans la dernière lettre qu'il ait écrite, il s'arrête « à l'heure même où l'organisation de son intérieur intellectuel (*my own intellectual house-keeping*) semble sur le point de lui assurer de bons résultats » (1).

L'admiration de William James pour Bergson, si cordialement enthousiaste donc qu'elle ait été, fut loin cependant d'être exclusive, (2) et, de plus, n'alla jamais, nous l'avons vu, sans réserves. Ces réserves, James les a exprimées à maintes reprises, dans ses conférences publiques : « Il me faut avouer, déclare-t-il à Oxford en 1908, que l'originalité de Bergson offre une telle profusion qu'il est beaucoup de ses idées qui me déconcertent absolument » (3), aussi bien que dans sa correspondance personnelle, où il écrit à Bergson lui-même, par exemple, à la date du 28 juillet 1908 : « Il reste beaucoup de points dans votre philosophie que je ne saisis pas encore ; mais je crois avoir compris votre campagne anti-intellectualiste très clairement ; et que vous jugiez que je l'ai si bien comprise me remplit d'orgueil » (4). En dehors même de la critique anti-rationaliste, d'où procède le penseur français, et à laquelle l'américain ne se rallia complètement qu'à la fin de sa carrière, nombre de questions, en effet, continuent de séparer les deux hommes. Leur union n'est pas entière au sujet du pragmatisme lui-même, auquel Bergson a sans doute contribué largement par sa défense de l'empirisme, par son exposé de la fonction pratique de l'intelligence considérée

(1) Lettre du 9 juillet 1910, II, p. 349.
(2) Voir, dans toute la correspondance de James, les passages nombreux où l'auteur reconnaît ce qu'il doit à tel ou tel de ses amis. Voir aussi la lettre du 9 juillet 1898, où il fait allusion à « the immense complexity of influences that I felt ». (II, p.77).
(3) *Philosophie de l'Expérience*, p. 214.
(4) Lettre du 28 juillet 1908, II, p. 308.

comme une « annexe de la faculté d'agir », mais qui ne correspond pas à sa manière de voir ; la tendance positiviste, utilitaire qui, pour être moins brutale sans doute que ne l'avait donné à entendre l'expression fâcheuse de James sur la *cash-value*, n'en demeurait pas moins prédominante dans cette théorie, qui fait de la valeur de rendement d'une idée ou d'une croyance, de la satisfaction intellectuelle ou émotionnelle qu'elle nous procure, des conséquences pratiques, en un mot, qui s'y attachent, le critère même de sa vérité. Selon Bergson, au contraire, le vrai est à l'opposé de l'utile. C'est parce que l'intelligence est pragmatiste qu'elle ne saurait nous fournir une vision de la réalité totale, et qu'il la condamne (1).

Différente aussi est leur notion du sentiment religieux. Avec toute la subtilité pénétrante qu'il apporte à étudier les *Variétés de l'expérience religieuse*, James demeure l'anglo-saxon expérimental et fervent tout ensemble du pragmatisme, dans la religion duquel la « volonté de croire » joue un rôle important, qu'il fait reposer, bien plus, non sur une certitude rationnelle, qui n'existe point, mais sur l'activité de toute notre nature volontaire, sur les droits qu'il revendique pour les sentiments vraiment éprouvés, pour les expériences personnelles sincères, même anormales, même morbides, auxquelles s'ajoute si souvent un germe de spiritualité mystique, un besoin de Dieu si ému que ce serait une raison presque suffisante pour qu'il existât (2). Bien qu'il soit comme James un pluraliste, et qu'il considère Dieu comme l'un des multiples éléments de la réalité, Bergson, en revanche, n'a rien d'un théologien puritain. Et la divinité, pour lui, au lieu de s'identifier avec la volonté ou le devoir moral, serait bien plutôt la source profonde, inépuisablement jaillissante, d'où s'élance le courant même de la vie.

Il n'est pas jusqu'à l'empirisme radical de James dont les relations avec l'intuition bergsonienne ne demeurent assez distantes. Le philosophe américain pousse si loin, en effet, le respect de l'expérience pure que, non content de rejeter en bloc toutes les doctrines de l'absolu (3), il fait de l'empirisme radical

(1) Bergson a exposé lui-même ses réserves dans la très importante préface, intitulée *Vérité et Réalité*, qu'il a écrite pour la traduction française du *Pragmatisme*, 1911, pp. 1-16.
(2) Voir, sur ce point spécial du sentiment religieux, et anti-naturaliste, de James, la brève mais si substantielle étude de son ami de toujours, F. C. S. Schiller, parue dans *The Quarterly Review* de juillet 1921, au lendemain de la publication de la *Correspondance* (pp. 24-41).
(3) Lettre du 12 juin 1904, p. 204.

comme il l'entend une thèse « d'après laquelle il n'y a pas de fait qui ne soit éprouvé comme tel ; en d'autres termes, continue t-il, le concept d'« être » ou de « fait » n'est pas plus vaste que le concept de « contenu de l'expérience », ni antérieur à lui ; et vous ne pouvez pas parler d'*expériences qui sont* ceci ou cela, mais seulement de *choses éprouvées comme étant* ceci ou cela » (1). Qu'il définisse ailleurs le pluralisme, son « pluralisme brutal » (2), comme un « tychisme » dans lequel l'ordre est quelque chose qu'on acquiert graduellement, et qui est toujours en train de s'établir » (3), il y a loin encore de cette définition à l'ampleur de la théorie bergsonienne de l'intuition, de cette conception d'un monde où, sans doute, il n'y a aussi que « des expériences qu'on ne peut séparer du fait qu'elles sont éprouvées », mais qui, en outre, est une prise de possession du réel autrement puissante puisque, dérivant en droite ligne de la doctrine de la durée créatrice, (4) elle nous fait voir, dans l'âme même, une activité incessante, un devenir qualitatif ininterrompu, et puisque, selon la définition qu'en donne encore Bergson lui-même, l'intuition est « cette espèce de sympathie intellectuelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique, et par conséquent d'inexprimable »(5).

Sur un point toutefois, l'influence de Bergson sur James s'exerça d'une manière plus décisive peut-être qu'on ne l'a indiqué jusqu'ici. A mesure que le philosophe américain développe sa conception pluraliste du monde, l'encombrement, le tumulte même y vont grandissant. Ses hypothèses, très nombreuses, demeurent toutes distinctes les unes des autres, et il va jusqu'à déclarer expressément à T. Flournoy, par exemple, que « dans son esprit, le pragmatisme et l'empirisme radical n'ont aucune connexion nécessaire » (6). Peu à peu se lève en son esprit néanmoins le désir d'une unité qu'il sent, malgré tout, si importante,

(1) Lettre du 6 décembre 1905, II, p. 236.
(2) Lettre du 2 avril 1900, II, p. 122.
(3) Lettre du 12 juin 1904, II, p. 204.
(4) Lettre de H. Bergson à H. Höffding, *loc. cit.*, p. 161.
(5) *Introduction à la Métaphysique*, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1903, p. 3.
(6) Lettre du 26 mars 1907, II, p. 267. La même idée est répétée, à peu près dans les mêmes termes, à la fin de la préface du *Pragmatisme*, datée d'avril 1907. « Qu'on me permette de dire qu'il n'y a aucun lien logique entre le pragmatisme, tel que je le comprends, et l'empirisme radical, doctrine récemment émise par moi. Cette doctrine a son existence propre, et l'on peut la rejeter entièrement, tout en ne cessant pas d'être un pragmatiste. » (Trad. française p. 18).

le besoin d'introduire quelque coordination dans ce morcellement universel, dans cette sorte d'« abîme insondable », comme il le dépeint lui-même à F. Pillon (1). Il voit de moins en moins comment, « embourbé et empêtré » qu'il est au milieu des difficultés de l'empirisme radical (2), il pourra se tirer d'embarras. Or, c'est à ce moment précis, au moment en outre où, dans son « arrière-plan mystique » se réveillent les sentiments monistes que lui avait légués son père, et dont il ne s'était jamais dépris totalement, que l'exemple de Bergson, auquel il s'abandonne docilement, achève de le convaincre. « La philosophie, remarque G. Santayana, avait été surtout pour lui, jusqu'à présent, comme un labyrinthe dans lequel il s'était égaré, et ce qu'il cherchait principalement était le moyen d'en sortir » (3). La doctrine de Bergson lui en indiqua le chemin. Les tendances monistes, si caractérisées dans l'*Evolution créatrice*, dans la conception, en particulier, de l'élan vital originel d'où a surgi l'univers (4), attirent spécialement son attention, et, correspondant à son désir propre, prennent à ses yeux une importance déterminante. Surtout l'unité de la doctrine bergsonienne, d'une si robuste poussée, et qui, depuis quelque vingt ans, avait suivi une ligne rigoureusement droite, l'impressionne au plus haut point. Il aspire à une cohérence, qui existe sans doute dans son œuvre, mais qu'il voudrait marquer davantage, à une « simplicité » vers laquelle il tend depuis toujours, sans avoir pu encore l'atteindre. Toutes les lignes brisées de sa pensée, si laborieusement zigzagantes dans leur continuité, et, dans leur convergence même, si trépidantes, il voudrait les ramener à l'ensemble parfait, d'un équilibre si ample et d'une si compréhensive vigueur à la fois, de la théorie bergsonienne (5). C'est ainsi que, quittant

(1) Lettre du 12 juin 1904 : « I fear that you may find my system too *bottomless* and romantic ». (II. p. 204).
(2) Lettre du 6 déc. 1905 : « I am much boggled and muddled ». (II, p. 236).
(3) G. Santayana, *Character and Opinion in the United States*, 1921, p. 92.
(4) Par exemple : « La vie, depuis ses origines, est la continuation d'un seul et même élan qui s'est partagé entre des lignes d'évolution divergentes... L'élan originel est un élan commun ; plus on remonte haut, plus les tendances diverses apparaissent comme complémentaires les unes des autres... L'harmonie ou plutôt la complémentarité tiennent à une identité d'impulsion. » *L'Evolution créatrice*, 1907, passim ; cité par T. Flournoy, *op. cit.*, (English translation) p. 203.
(5) Ce point, à nos yeux essentiel en ce qui concerne les relations de James à Bergson, semble avoir échappé à la plupart des critiques américains. Voir à ce sujet la réponse, déjà citée, de Bergson à H. M. Kallen, publiée dans the *Journal of Philosophy* du 28 octobre 1915, p. 615 : « De même que vous avez poussé James trop loin dans le sens de la multiplicité, vers l'anarchie, de même vous m'avez poussé trop loin dans le sens de l'unité, vers la monarchie ».

délibérément la psychologie dont il est las à présent, et même un peu dégoûté (1). W. James s'approche jusqu'au seuil même de la métaphysique, et que c'est à l'élaboration d'un système métaphysique proprement dit, qui étudiera, comme tel, « la cause, la substance, le sens et le résultat de toutes les choses » (2), d'une métaphysique pluraliste qui demeurera, non sans contradiction, fondée sur l'expérience, d'une sorte, en un mot, de « synthèse de l'empirique et du spéculatif » qu'il consacrera les dernières années de son activité. L'ouvrage où il entreprend de formuler cette philosophie sera, il le déclare ouvertement, son *magnum opus*. Il en parle à chacun de ses correspondants, et presque dans chacune de ses lettres (3). Il rêve d'écrire un livre qui synthétiserait dans une vérité totale les vérités fragmentaires qu'il a successivement dégagées, « quelque chose d'extrêmement serré, impersonnel, précis de forme, un petit livre plus original, et qui creuserait plus avant que tout le reste que j'ai écrit » (4). Le temps — « Pourquoi faut-il que la vie soit si courte ? » s'était-il écrié déjà, on s'en souvient, dans une lettre à Bergson — devait lui faire défaut. Les cours de Harvard, qui exigent de lui tant d'heures actives, la vie universitaire, qui « consiste surtout en interruptions » (5), la maladie, qui se fait chaque année plus oppressante, tout conspire à le retarder dans ce travail capital, qui, en outre, « ne saurait être écrit trop rapidement » (6). L'œuvre commencée, qui devait s'intituler *Préliminaire d'une introduction à la philosophie*, et dans laquelle — trait typiquement américain — la justification allait suivre l'accomplissement, abordait déjà quelques-unes des plus hautes questions de la métaphysique : le problème de l'être, la signification des concepts, « le plus émouvant surtout de tous les dilemmes métaphysiques, celui de l'un et du multiple » (7), quand la mort vint l'interrompre. Les fragments que nous en possédons furent publiés en 1911 sous le titre de *Quelques*

(1) Lettre du 26 mars 1910, adressée à Dickinson S. Miller qui vient d'écrire sur James une longue étude : « ... I'm sorry you stick so much to my psychological phase, which I care little for, now, and never cared much. This epistemological and metaphysical phase seems to me more original and important ». (II, p. 331).

(2) *Introduction à la Philosophie*, Traduit par Roger Picard, *op. cit.*, p. 39.

(3) Voir, entre autres, les lettres du 15 déc. 1902, II, p. 181 ; du 12 juin 1904, II, p. 203 ; du 1er févr. 1906, II, p. 240, etc.

(4) Lettre du 2 janvier 1908, II, p. 300.

(5) Lettre du 12 juin 1904, II, p. 204.

(6) Lettre du 22 août 1903, II, p. 199.

(7) *Introduction à la Philosophie, loc. cit.*, p. 165.

problèmes de Philosophie. Le grand travail sur lequel James avait fondé de si fières espérances devait s'arrêter, comme il en avait eu lui-même le pressentiment, « au milieu de l'arche » (1).

***

On voit à présent ce qu'il faut entendre par le bergsonisme de William James, et à quelles limites exactes il le faut ramener. Les différences entre les deux hommes éclatent de toutes parts et se manifestent par leur méthode de travail d'abord, l'un, d'impulsivité et de saccades, « les excursions de James dans le domaine de la philosophie, note Santayana, étant de la nature de *raids* » (2), l'autre de patiente méditation qui laisse mûrir et progresser, comme organiquement, l'œuvre en cours ; puis par leur style même, l'auteur américain aimant les mots alertes, les images qui jaillissent, les sautes d'idées, les notations, rapides comme l'éclair, qui rendent le raisonnement, la déduction, et toute sorte de développement même, inutiles. Le seul objet que se propose James en écrivant est d'emprisonner, comme sur une plaque sensible, la « vision fugace », et tout son art consiste à faire entrer dans son livre « l'odeur des sapins, la fraîcheur de la mousse, le bruit de la cataracte » (3), à l'inonder de plein air et de grand soleil, à y garder une sorte de frémissement « non apprivoisé », presque sauvage, puisque aussi bien ce sont « les barbares qui, comme Whitman, et jusqu'à un certain point Browning, se trouvent sur la ligne de croissance mentale de l'humanité » (4). Le style de Bergson, au contraire, où, à tant de savoir se mêle tant de culture, est studieusement raffiné. C'est un style prestigieux par sa justesse, par son équilibre si délicat et sûr, par la souplesse subtile de sa dialectique, par cette sorte de limpidité à travers laquelle les idées s'avancent, et, au sortir de précises observations, s'élargissent soudain, et éclatent en vues d'une saisissante audace. C'est un style de poète, en outre,

(1) Lettre du 10 sept. 1906, à son frère Henry James, au moment où il envoie sa démission aux autorités de Harvard : « ... Simplification of the field of duties I find more and more to be the *summum bonum* for me ; and I live in apprehension lest the Avenger should cut me off before I get my message out. Not that the message in particularly needed by the human race, which can live along perfectly well without any one philosopher ; but objectively I hate to leave the volumes I have already published without their logical complement. It is an esthetic tragedy to have a bridge begun, and stopped in the middle of an arch. » (II, p. 259).

(2) G. Santayana, *op. cit.*, p. 67.

(3) Lettre du 16 juin 1895, II, p. 21.

(4) Lettre du 2 avril 1900, II, p. 123.

qui émerveille par l'abondance et la qualité des images, toutes imprégnées de l'inexprimable complexité des choses, et qui correspondent si adéquatement, par surcroît, à la logique profonde de la doctrine même. Style d'artiste incomparable donc, malgré sa matière si difficile, à la beauté duquel William James ne laisse pas d'être particulièrement sensible, qui le fait même « suffoquer d'admiration », parce que, ainsi qu'il le reconnaît, « les manières violemment originales de voir les choses ne sont pas rares : le rare est qu'à cette extrême originalité de vision s'ajoutent une égale lucidité, et une possession extraordinaire de tous les procédés classiques d'exposition » (1).

Malgré ces différences, les rapports entre les deux penseurs n'en demeurent pas moins des plus étroits. Ces relations se divisent en deux étapes. Dans l'une, de travail commun, poussés par un vaste courant d'idées collectives, par la tendance internationale d'une époque à se rebeller contre l'autorité du rationalisme, à refuser en tout cas au déterminisme scientifique le prestige qu'il s'arrogeait lui-même, les deux hommes, tout en laissant à la science, à la biologie en particulier, son importance propre, affirment leur foi pareille en la primauté de la conscience, joignent leur effort pour désintellectualiser la vie psychologique, aboutissent à une conception commune d'une nature continuellement créatrice où le « se faisant » prédomine sur le « tout fait », à une fraternité d'esprits qui, encore indépendants, cheminant encore par des voies différentes, se rencontrent au même carrefour. Dans la seconde étape au contraire, toute d'influence directe, les deux « frères de pensée » (2) poursuivent ouvertement le même chemin. Après l'ébranlement premier causé par *Matière et Mémoire*, le choc de l'*Evolution créatrice* achève, chez James, la conversion. Dans le grand traité de Bergson, James découvre une base rigoureuse sur laquelle appuyer, plus fermement qu'il n'avait pu le faire encore, ses affirmations personnelles ; un cadre, immense dans sa simplicité, auquel, malgré leur complication, ces affirmations s'adaptent parfaitement ; une *critique* qui vient confirmer ce qui n'était chez lui, selon son expression même, qu'une *vision*. Le pluralisme foncier demeure, mais l'ample souffle du monisme bergsonien a passé là, et c'est comme un printemps qui recommence dans l'esprit de James. Il sent, impérieusement, la nécessité de rassembler ses idées autour d'un point unique, et la vérité du critérium formulé par Bergson : « On mesure la portée d'une doctrine philosophique à la variété des idées où elle s'épanouit, et à la simplicité du principe où elle se ramasse » (1). Le vaillant pionnier, toujours en quête d'inconnu, et si avide toujours d'écouter « les touchantes promesses infinies de la jeunesse » (2), allait, sous la stimulation généreuse, s'attaquer à la tâche nouvelle. Son bras retomba au moment où il plantait la cognée dans l'arbre.

(1) *Philosophie de l'Expérience*, p. 215. Cité par A. Lalande, *loc. cit.*, p. 75, n.
(2) L'expression est de W. Riley, dans *Le Génie Américain*, 1921, p. 162.

Ainsi donc, dans l'évolution de la pensée de William James, depuis le phénoménisme purement physiologique du début de sa carrière au temporalisme et au volontarisme de Renouvier, encore tout pénétré d'intellectualisme, jusqu'au spiritualisme de Bergson, celui-ci nettement rebelle à la domination de l'intelligence, et ayant par contre, selon une des expressions de James lui-même, assumé « la lourde charge de concilier l'unité métaphysique avec la diversité phénoménale », c'est la marche même de la pensée française au XIXe siècle qui se trouve reproduite, et son œuvre, si « singulièrement américaine » qu'elle soit, n'en constitue pas moins, ainsi que l'a déclaré A. O. Lovejoy, « un chapitre de l'histoire de la philosophie française » (3). A une matière, qui lui est propre, James a appliqué une méthode, et imprimé une direction qu'il nous a empruntées. C'est grâce à l'exemple de Renouvier d'abord, puis et surtout de Bergson, qu'il s'est dégagé du détail, qu'il s'est élevé à la formulation de ses observations en principes, qu'il a éprouvé le besoin de préciser, de synthétiser ses positions acquises, qu'il a aspiré à faire sortir de ses matériaux accumulés, mais restés pêle-mêle, un édifice d'une belle venue, dont le plan surgirait, très net, aux yeux de tous, et que le temps seul, qui lui a manqué, l'a empêché de mener à bonne fin. Aucun hommage plus considérable n'a été apporté à la métaphysique bergsonienne que l'adhésion du plus marquant des philosophes d'Amérique, et il s'agit bien ici, comme on l'a signalé justement, d'« un fait presque unique dans l'histoire des systèmes » (4).

C'est l'honneur de William James enfin, en utilisant cette

(1) Préface aux *Pages choisies* de G. Tarde. Cité par J. Desaymard, *La Pensée de Henri Bergson*, 1912, p. 8.
(2) Lettre du 17 sept. 1899, II, p. 102.
(3) *The Problem of Time in present French Philosophy*, The Philos. Review, 1912, t. XXI, pp. 17-18. Cité par W. Riley, Rev. philos., janvier 1921, p. 94.
(4) D. Parodi, dans *La Philosophie contemporaine en France*, 1920, p. 290.

grande clarté qui a été jetée sur notre horizon intellectuel, de l'avoir si franchement et si modestement reconnu. Avec Henri Bergson, il forma une de ces rares amitiés dont il a écrit qu'elles sont « ce qu'il y a de meilleur dans ce petit espace de vie où naissent les hommes », et qui valent qu'on leur consacre « les attentions, la culture et le dévouement les plus actifs » (1). Pour le philosophe français d'autre part, cette approbation chaleureuse accourue vers lui de l'autre côté de l'Atlantique fut un des réconforts les plus puissants de son inlassable labeur. Rien n'a pu encourager davantage M. Bergson, comme il le reconnaît lui-même en évoquant avec émotion des souvenirs demeurés si chers, que ces rencontres, si attendues, entre les deux hommes, que ces entretiens qui se prolongeaient des heures durant, où, l'énergique poignée de mains à peine desserrée, on se lançait dans des discussions immenses sur la religion ou la morale, qu'interrompaient seulement, de temps à autre, les brèves phrases insistantes de James : « *You gave me confidence, you made me bold* ».

FLORIS DELATTRE.

(1) Lettre du 23 décembre 1899, II, p. 110.

Imprimerie des *Presses Universitaires de France*, Paris. — 32.574.

COLUMBIA UNIVERSITY LI.
This book is due on the date in
expiration of a definite peri

BRITTLE DO NOT
PHOTOCOPY

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0021124060

191 J23 DD
Delattre

191 J23 DD

JUN 21 1926